

Dimanche 11 octobre 2015

Regards croisés

Cécile & Oscar Schellekens, amateurs d'art.

Emilienne, première couturière chez Natan & Antoine Mortier, artiste peintre.

Il se produit rarement dans la vie des êtres humains un fait unique tel que l'ont vécu deux couples au lendemain de la seconde guerre mondiale. Pour les deux hommes, la rencontre eut lieu en 1946 à la Galerie Appolo dirigée par Robert Delevoy¹ à l'occasion de la première exposition personnelle du peintre Antoine Mortier. Cette exposition succède à ses participations aux Salons *Apport*. Un moment important dans la vie de l'artiste peintre puisque qu'il est mis en présence des amateurs d'art et acteurs belges les plus importants de la scène artistique de l'époque, parmi eux : Willy Grubben, Philippe Dotremont, Gustave Van Geluwe, Bertie Urvater, Oscar Schellekens, Robert Giron, directeur de la Société des expositions du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles².

Antoine Mortier, alors qu'il exerce du 12 octobre 1936 au 26 février 1937 en sa qualité d'artisan fourreur chez Natan, y fait la connaissance d'une couturière aux doigts d'or, Emilienne Lempereur. Le couple se marie en juillet 1937 tandis que pour Antoine se succèdent les tournées indispensables des maisons de fourrure, les soirées des cours de chant à l'Académie de musique de Saint Josse ten Noode et l'éveil des recherches picturales.

Emilienne et Antoine vivent tous deux la guerre du haut de leur appartement mansarde, avenue des Celtes. Le bâtiment est encadré par le magasin de fourrure Staeger et par le glacier bien connu Capoue. C'est l'époque des tableaux intitulés *l'Attente*, du *Dormeur*, de la *Figure rousse*, de la *Petite voisine*, de la *Cafetière*, de *La lampe à pétrole*, du *Moulin à café*, du *Pain noir*, des *Flambeaux* ... et des prestations du choriste au Théâtre royal de la Monnaie.

Au lendemain de la guerre, en 1947 Emilienne Lempereur, première couturière chez Natan depuis la fin des années vingt décide de s'installer à son compte et ouvre son salon de couture dans la maison que la petite famille occupe à Etterbeek rue des Boers. Son Salon est fréquenté par les notables et la haute bourgeoisie qui connaissent déjà les qualités professionnelles de sa propriétaire. Emilienne, discrète et humble, est ouverte aux conversations le temps des essayages qui se déroulent à l'entresol. On y parle art, musique, littérature et l'épouse de l'artiste peintre y reçoit parmi d'autres, l'épouse de l'amateur d'art, Cécile Houtart Schellekens.

L'atelier de l'artiste occupe les hauts combles et je me souviens des moments silencieux que je passais sur l'escalier de sa trappe curieuse et avide d'une parole engageante, comme de ceux où, bercée par le chant de la machine à coudre sous la table de couture, je ramassais les épingles.

¹ Robert L. Delevoy, initiateur en 1945 du groupe de La Jeune Peinture Belge

² Dans la *Nouvelle gazette* du 16 janvier 1946, L.L. Sosset écrit: » L'art de Mortier est solide et sérieux, étranger aux facilités excessives comme aux effets superficiels. Il ne se réclame d'aucun tour de passe-passe. On sent qu'il a été nourri de la bienfaisante angoisse de l'effort. Ses œuvres dénotent un coloriste puissant et réfléchi doté d'une incontestable personnalité ; elles ont des caractères d'ordre et de simplicité qui sont à la base de toute création durable ».

En 1949, Robert Giron offre à l'artiste une première fois les salles du Palais des Beaux-Arts³. En 1953, la Baronne Lambert lui propose l'occupation d'un magnifique atelier dans son hôtel particulier. Il y côtoie les tableaux des grands maîtres, Ensor, Rouault, Soutine... La même année, Mortier, bénéficiaire d'une bourse d'étude, voyage en France, y retrouve son ami, le sculpteur Willy Anthoons, ancien membre du Groupe de la Jeune Peinture Belge. A deux, ils fréquentent les vernissages parisiens, regardent la peinture française, Antoine Mortier rencontre Kahnweiler chez Leiris, croise à Sète Brassens, loge chez le peintre François Desnoyer.

En feuilletant les archives et les carnets de mon père, une annotation m'intrigue; la mention de « peinture orphique » apparaît à côté de certains tableaux et plus particulièrement auprès de certains datant de 1953 ou 1954. Ce terme me rappelle « l'orphisme »⁴ que l'on dit caractériser les œuvres de Robert Delaunay. Est-ce là, la signification de cette mention dans les cahiers de mon père? Dans ces œuvres en effet, la palette chromatique est lumineuse, voire intense, la pâte est épaisse et joue de l'ombre et de la lumière⁵. Ce sont les années de la couleur qui succèdent à celles de la forme comme dans *la Fuite en Egypte*, *Rigueur bleue*, *L'Adieu*, *Le choc*, *Les porteurs*, *Transparence* Je regrette de n'avoir pensé à lui poser la question alors qu'un lourd silence avait plané pendant toutes mes études d'histoire de l'art. Trois des œuvres exposées au cabinet d'amateur Regards croisés font référence à ce terme⁶.

Cécile et Oscar, mécènes et amateurs d'art passionnés manifestent leurs passions en accueillant chez eux des tables de dialogues ou sponsorisent les réceptions des vernissages de leur artiste préféré, Mortier. Ce dernier rencontre chez eux les artistes ou les œuvres de François Arnal, César, Serge Vandercam, Wifredo Lam, Chavez, Christian Dotremont et bien d'autres encore. Oscar initie Antoine à Stendhal, à l'Art sud-américain, aux Arts premiers, à l'œnologie. Antoine de son côté lui fait « voir » les Primitifs flamands, Gérard David, Memling, Metsys, Breughel. Leur amitié se soude profonde, intime, tumultueuse.

Pendant ce temps, on construit le premier tronçon de la Galerie Louise au départ du goulet. Un grand magasin de luxe devra y ouvrir ses portes en 1956. Cécile Houtart Schellekens, styliste s'active aux côtés de Josyne des Cressonnières au Design Center. Le couple, amis intimes de la Vicomtesse Marie Laure de Noailles qui imposa au Tout Paris un art de vivre d'avant-garde, voyage régulièrement entre Paris et Bruxelles, fréquente les expositions et les salons parisiens. Ils y rencontrent des architectes, des cinéastes, des écrivains, des philosophes, des compositeurs, des

³ Dans la Libre sous la signature de L.D.H du 11 mai 1949, on peut lire: « Antoine Mortier montre au palais des Beaux-Arts quelques variations de peinture « d'après un torse » ou « d'après une lampe à pétrole. Figures géométriques où l'on ne retrouve évidemment ni torse, ni lampe, ni figure. Pas même des idées de carpettes qui sont la spécialité du genre Picasso. Simplement des lignes synthétiques (qu'il dit), de la couleur agressive, en oppositions hurlantes... Cris, anathèmes ou bégaiements, qui le dira ? »

⁴ Guillaume Apollinaire avait employé publiquement ce terme lors d'une conférence sur la peinture moderne lors du Salon de la section d'or en 1912. Et publie un important texte de Delaunay intitulé « Réalité, peinture pure dans la revue allemande *Der Sturm* en décembre 12. Delaunay qualifia ce texte de littérature. S'en suivit une confusion qui fit débat ».

⁵ « Moyen d'expression pictural fondé sur la couleur, peinture reposant uniquement sur les possibilités constructives et spatio-temporelles des contrastes de couleur. Robert et Sonia Delaunay ouvraient la voie à la théorie de l'art selon laquelle chaque élément plastique produit un effet de sens spécifique » in *Dictionnaire des courants picturaux*, Larousse, 1990

⁶ Antoine Mortier note archivée, inv. 2011/0003: « Un détail, une surface rappelant même de loin une chose, un être, vise malgré tout à une représentation. Il ne me reste plus qu'à accorder des surfaces colorées hardiment projetées dans l'espace. J'y trouverai la force, la grandeur, la couleur, un équilibre ou un rythme ».

acteurs, des artistes, en un mot tout le gratin artistique de l'avant et de l'après-guerre. Cécile propose à Emilienne de confectionner la robe de Madame David Teniers qu'elle portera au bal costumé de Marie Laure de Noailles⁷.



Image 1 : robe David Teniers exécutée par Emilienne Lempereur Mortier
Image 2 : le public à l'écoute

Pendant ces années, les activités du couple Mortier se multiplient et évoluent au rythme des expositions personnelles ou collectives des œuvres d'Antoine dans les Galeries *Le Diable par la queue*, 1950, *Ex Libris*, 1954, *Les Contemporains* en 1955, Robert Giron réitère son invitation en 1952, en 1955. Le visiteur y aura découvert de fougueux grands lavis d'encre de chine et aura été effrayé par la force qui s'en dégage⁸. Les musées américains manifestent leur intérêt en acquérant des œuvres pour leur collection d'art européen. Les institutions belges leur emboîtent le pas. Une nouvelle bourse d'étude en Espagne cette fois, emmène Antoine en septembre non seulement sur les chemins des grandes figures de l'art espagnol, Zurbaràn, Ribera, Velàzquez, Goya mais à une confrontation artistique avec ses contemporains, Tapiès, Picasso, Saura, Mirò, Chillida...

Le rude hiver 56 engendre pour le couple Mortier de grands bouleversements. L'hôtel de la baronne Lambert brûle; plusieurs œuvres disparaissent dans l'incendie et tandis que les pompiers essaient de maîtriser le feu avec leur lance à eau, les toiles de maîtres protégées dans un écrin de glace inattendu volent par les fenêtres des divers salons de réception du bâtiment en flammes. Antoine Mortier requis pendant la nuit, rentre chez lui à l'aube anéanti et sentant la suie. C'est le début de trois années de difficultés financières tandis que l'artiste regagne l'atelier du grenier de la rue des Boers. Cécile et Oscar les épaulent de leur mécénat, achètent des encres, des huiles, des dessins pour assurer le quotidien de la famille. Emilienne renonce à son salon de couture et accepte l'invitation de Cécile Schellekens acheteuse des collections de haute couture pour Sarma Lux, la responsabilité de ce rayon de prestige pour assurer le quotidien de la famille.

⁷ Bal du mardi gras du 14 février 1956 .Marie Laure de Noailles y apparaît en Marie de Médicis dans une robe de satin et de velours noir. In Laurence Benaïm, Marie Laure de Noailles. La vicomtesse du bizarre, éd. Grasset 2001.

⁸ L.L. Sosset dans la Nouvelle gazette du 16 mars 1950 raconte : « Dans de grands dessins farouches et tourmentés brossés à l'encre de chine, AM (*Le diable par la queue*) que nous considérons volontiers comme l'un des plus authentiques représentants de notre jeune peinture, fait parler la forme par cet appel à l'instinct dont l'académisme et ses succédanés nous ont masqué la signification. La violence impulsive qui anime ces schémas souligne leur caractère âpre et leur sens agressif. Et chacun d'eux apparaît comme le signe pathétique d'un langage de révolte où nous percevons le message d'angoisse d'une génération qui a pris conscience de son mauvais destin dans la brutalité des épreuves. »

La vie reprend peu à peu. Mortier battant, curieux et humaniste qui n'a pas fait d'études supérieures aime lire, s'instruire en écoutant les grands airs d'opéra, Beethoven, Berlioz, Wagner. Dans sa bibliothèque, on trouve les livres de Charles De Coster, De Ghelderode, Flaubert Stendhal... Ses livres de chevet sont le « Cornet à dès » de Max Jacob, les « Etapes de la peinture française » de Dorival, « Voyage autour de ma Flandre » de Michel De Ghelderode, une édition de 1947 que son jeune ami Roger Palm lui a offert bien plus tard.



Images 3, 4, 5 : Gouaches, mouchoirs et foulard de soie, Tyl Ulenspieghel, coll. privée.

Cécile invite Antoine à participer à la semaine Tyl Ulenspieghel qui doit se dérouler en août 56 dans le grand magasin Sarma Lux. Mortier réalise des gouaches et des dessins à l'encre rehaussés d'aquarelle qui illustreront des épisodes de la *Légende de Tyl* pour l'édition exceptionnelle de foulards de soie bordés de brun, de vert ou de bleu, des mouchoirs de coton, des tee-shirts, un jeu de blocs de bois pour les enfants. Une première! Les maquettes sont surprenantes et leur graphisme fait référence à la forme ronde et au dessin de l'époque du héros populaire. L'écriture raconte librement les aventures joyeuses et universelles de Tyl, de Lamme Goedzak, du philosophe Kwiebus. Les attitudes sont schématisées, épurées et font référence par leurs thématiques aux œuvres plus tardives des années 1980, le *Chercheur de lunes*, *Maestro*, *Les aveugles*, etc. Dans l'art de Mortier, il n'y a pas de hasard. En 1957, Emilienne est souffrante et Antoine travaille la feuille d'or en encadrant les tableaux des collectionneurs chez l'encadreur Van Thienen. La frustration le ronge, il ne crée que rarement et faute d'œuvres récentes, il est absent de l'exposition universelle de 1958. La famille déménage à nouveau et l'appartement ne compte pas beaucoup d'espace disponible pour un atelier. Van Thienen le renvoie à sa création l'année suivante. Libéré et muni d'une nouvelle énergie, il signe avec force les œuvres des années soixante. Il loue un atelier au n° 35 de la rue du Marteau, à quelques pas du domicile familial. Tandis qu'Emilienne partage son professionnalisme avec la clientèle de Sarma Lux, Antoine reprend le chemin des Biennales et des expositions personnelles à la Galerie Aujourd'hui du Palais des Beaux-Arts, à la Galerie du Zodiaque où l'Oscar, son ami fidèle le fixe sur la pellicule comme le peintre le fixe sur le papier pour l'éternité. La vente de plusieurs tableaux à la Banque Paris Bas au tout début des années soixante contribue à tirer la famille d'affaire et lui procure une petite voiture et la construction d'un atelier, digne du nom.

Emilienne ne quittera Sarma Lux qu'au début des années septante. A contre cœur, elle s'exilera dans la maison atelier de Piètrebais où Antoine poursuivra son combat dès 1968. Bruxelles devient alors une destination de réjouissances amicales où les deux couples d'amis fidèles se partagent la reconnaissance de l'œuvre d'Antoine dans une complicité amicale d'exception.

Françoise Mortier, octobre 2015



Images 6, 7 : public à l'écoute



Image 8 : Portrait d'Oscar Schellekens, 1983, huile sur toile, coll. privée
Image 9 : Peintures orphiques d'Antoine Mortier (coll. privée)



Images 10, 11 : photographie d'ambiance